

ALEXANDRINE DHAINAUT
« Ismaïl Bahri », novembre 2010

« Quelque chose [...] affleure, s'étale et disparaît »¹.
Nathalie Sarraute

SURFACES SENSIBLES / ÉCRANS SOMBRES

À travers le dessin, la photographie, l'installation ou la vidéo, Ismaïl Bahri s'attache à rendre perceptibles des phénomènes infimes, des micro-événements ou plutôt à les révéler, comme on révèle un cliché, une image latente sur une plaque ou une pellicule photosensible. Les matériaux souvent précaires dont il use sont autant de réceptacles, de surfaces sensibles accueillant des phénomènes évanescents, au bord de leur effacement. Ainsi, un mur blanc devient *plan d'apparition* d'une ligne d'ombres tracée à l'aide d'épingles dans *Ligne fantôme* ; un verre rempli d'encre noire devient *plan de projection* d'un paysage hors-champ, fragmenté et fantomatique dans la vidéo *Orientations*.

Point commun entre ces travaux, le noir - la nuit, l'ombre -, se trouvent paradoxalement être un révélateur, une surface de visibilité. Dans *Orientations*, l'encre ceinte sert de lentille optique, le verre devient une sorte de *camera obscura* qui, en plus de contenir le liquide noir, accueille l'apparition d'images et recueille en son sein des fragments de monde. Le verre devient un « trou noir » qui *aspire* le regard et projette des mirages. Dans la série de dessins *Latence*, un halo spectral composé de fines lignes de lait irradie et flotte sur un fond noir. Difficile de ne pas voir ici un lien au cosmique, aux galaxies spirales.

APPARITION/DISPARITION

Les œuvres d'Ismaïl Bahri se distinguent par leur caractère labile et par un graphisme à la ténuité extrême. Dans *Ligne fantôme*, l'ombre portée d'une épingle détermine la position d'une deuxième épingle. Et ainsi de suite. Tributaire de la déclinaison du soleil, cette ligne d'ombres s'étirole à son tour, les segments qui la composaient se disjoignent alors puis disparaissent. Cette mise en scène de la quasi-disparition, de la quasi-absence d'une œuvre est une des problématiques qui sous-tendent le travail de l'artiste. Son intérêt pour ce qui se dérobe semble une façon pour lui de mettre la perception à l'épreuve de ses propres limites, de montrer une œuvre au seuil de son invisibilité. La série *Écumes* joue sur cette tension : comme autant d'ovocytes graphiques, l'artiste applique une couche transparente de lait accueillant de microscopiques poussières de graphite noir pour en souligner discrètement les bords. Aériens et éthérés, ces dessins appellent à une distance rapprochée avec le spectateur. Dans *Orientations*, l'encre noire met en scène un débordement et une captation veine du paysage : une fuite des images.

Dans la série *Latence*, Ismaïl Bahri joue cette fois sur les nuances subtiles, la propagation du dessin par capillarité. D'abord, il applique un premier aplat de lait de forme souvent ronde sur une plaque de verre de petit format. La coagulation du liquide circonscrit une surface. L'artiste y dépose une seconde dose de lait à l'aide d'une pipette puis, par un mouvement circulaire, fait délicatement glisser le lait le long des bords coagulés. Et ainsi de suite six à sept heures durant. Cette stratification par contiguïté de lignes imperceptibles, ajoutée au caractère diaphane du liquide, créent une série d'œuvres fragiles et délicates.

¹ Nathalie Sarraute, *L'Ère du soupçon*, Ed. Folio Essais, 1997, p. 120.

Contagion par contigüité, progression par capillarité : les mouvements amorcés par l'artiste entretiennent un contact ténu à la matière et restent attentifs aux micro-événements affleurant à même la surface des choses. Ismaïl Bahri fait souvent référence à « l'inframince » de Marcel Duchamp mais également à la physicienne allemande Agnes Pockels² qui donna naissance à la « Physique des surfaces » en s'intéressant, notamment, à la mesure de la « tension superficielle des liquides » : deux approches qui ont en commun une même acuité pour les manifestations physiques imperceptibles.

Dans un rapport de vulnérabilité, l'artiste aime à épouser des plis, des mouvements, plutôt qu'à les imposer. L'ombre portée de la première épingle détermine la direction de toute la *Ligne fantôme* : il épouse les plis de lumière. Dans *Orientations*, l'encre, telle une boussole illusoire, dirige l'artiste au hasard de sa déambulation dans les rues de Tunis. Dans la série photographique *Sang d'encre*, il dépose une légère dose d'encre noire sur certaines parties du corps de ses parents (main, œil, coude, etc.). Par capillarité, l'encre se diffuse dans les rides et les commissures de l'épiderme. L'artiste poursuit alors cette ponctuation d'encre en suivant les aléas de l'épanchement, jusqu'à former un réseau, un étoilement sombre. Dans *Latence*, c'est la coagulation du lait qui détermine le mouvement des couches liquides successives qui viendront lécher les bords. Le moindre obstacle, poussière, aspérité devient leur écoulement. Aussi, dans la plupart des œuvres, c'est la matière qui implique la forme. L'artiste déclenche le mouvement, observe la matière prise dans son devenir pour l'accompagner dans sa transformation.

SUBVERSION DOUCE

Dans le travail d'Ismaïl Bahri, il est beaucoup question de porosité. Jouant sur la relation entre le contenant et le contenu, le plein et le vide, le travail de l'artiste repose sur la disposition d'un corps ou d'un objet à être débordé, à transpirer au/un dehors à fleur de peau ou d'eau. Pour qu'il y ait débordement, il faut un contour, une ligne, cette soudure entre le plein et le vide. Pour Ismaïl Bahri, cette ligne vient souvent circonscrire un cercle. La forme ronde prédomine dans son travail : la goutte d'eau de *Coulée douce*, les cercles concentriques de *Latence* ou *Ecumes*, le gobelet d'*Orientations*, et de manière plus métaphorique, la sphère familiale de *Sang d'encre*. Le cercle, symbole de la plénitude, est l'élément débordé, menacé par le vide, la corruption ou l'expansion de sa substance. Réflexion sur la fragilité de la vie, le travail d'Ismaïl Bahri, fin et sensible, transpire dans la transparence et finit par exhiler un parfum de douce subversion.

² Agnes Pockels (1862 – 1935) est une physicienne allemande qui étudia les propriétés des surfactants et la tension superficielle des solutions, à l'aide de petits boutons et d'une balance, donnant ainsi naissance à ce qui deviendra la « Physique des surfaces ».